

Le défi de Jean Cédras La violence photographique

Nycole Paquin

Numéro 187, novembre–décembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquin, N. (2002). Le défi de Jean Cédras : la violence photographique. *Spirale*, (187), 42–42.

LE DÉFI DE JEAN CÉDRAS: LA VIOLENCE PHOTOGRAPHIQUE



La caricature de Jean Cédras, 2002

Jean Cédras

EN AOÛT 2002, au Centre de diffusion en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal, Jean Cédras présentait ses œuvres photographiques récentes dans une exposition qu'il intitulait « Trappes et pourchasses d'une espérance au quotidien ». Dans un double montage (vidéographique et photographique), il montrait le silence, l'absence, le manque d'humanité d'une société dans laquelle le graffiti, par exemple, tient lieu de discours spontané en lieu et place d'une parole, d'une entente, d'un partage. Par là, l'artiste mettait en lumière des symptômes sociaux qui ne peuvent pas laisser le spectateur indifférent, tels la désolation, la décrépitude, la déshumanisation urbaine, la détresse et l'isolement de celui ou de celle qui a laissé ses traces en catimini, parfois dans des lieux en écart où personne ne devrait s'aventurer, pas même

le photographe... Sans complaisance, ces œuvres exhibent ce qui ne devrait pas être fait, ce qui ne devrait pas être vu.

Or, ces œuvres relèvent un défi encore plus audacieux, celui de tourner la photographie sur elle-même et de neutraliser ses effets pervers. À ce second niveau, il s'agit de « violence photographique », c'est-à-dire de la manière dont la photographie saisit violemment et parfois cruellement la réalité objective qu'elle découpe, fragmente et dépèce sans ménagement. Tant par la forme (extrêmement épurée, voire « crue ») que par le contenu, ces images désarticulent les subterfuges par lesquels la photographie s'instaure nécessairement comme lieu de « pouvoir », comme instrument autoritaire, à la limite du politique et du judiciaire. Pour dénoncer le désarroi et l'agressivité qui en découle, la photographie se fait juge et, pour ce faire, se condamne elle-même à violenter le

monde capté par morceaux. L'entreprise de Cédras est courageuse.

La portée métalinguistique de ces œuvres, c'est-à-dire la présentation comme sujet même de la représentation, est alors particulièrement marquante. Dans cette optique, il faut souligner l'absence de portraits, car elle témoigne d'une certaine pudeur, d'une certaine retenue à l'égard de l'autre ainsi épargné. Cédras a raison : malgré un protocole d'entente des plus respectueux entre le « capteur d'images » et le portraituré, la photographie siphonne toujours irrémédiablement quelque chose de l'identité de l'autre. Si la production photographique de Jean Cédras est critique et autocritique, elle est performative, elle est un *exemplum*, dans la mesure où elle fait ce qu'elle montre et montre ce qu'elle fait.

NYCOLE PAQUIN